

## **Kwe'sx kiwe úmate nesya sxawēduçthāw (Apprendre à s'enraciner avec la Terre Mère) Paroles d'expériences éducatives nasa**

*Proceso de Liberación de la Madre Tierra* (nord du Cauca, Colombie)  
*Proceso de formación cultural de las semillas Kiwe Uma* (Tierradentro, Colombie)  
Traduction et introduction de Myriam Cheklab (LEGS-UMR 8238)

### **Introduction**

Cet article est une parole collective de pédagogues nasa (communauté autochtone de la région du Cauca en Colombie) autour de leurs expériences pédagogiques, et de comment ils et elles vivent et pensent l'éducation. C'est une joie de voir ce texte enfin publié, trois ans après sa rédaction. Pourquoi ce délai ? C'est une histoire qui mérite d'être racontée.

En décembre 2020, la revue *Mouvements* me contacte : un numéro sur les alternatives en éducation se prépare et on me propose de contribuer avec un article sur les pédagogies décoloniales. J'en discute avec des camarades de deux mouvements de lutte nasa que j'accompagne depuis 2017. Le premier est le *Proceso de Liberación de la Madre Tierra*, un processus de récupération de terres monopolisées par l'industrie de la canne à sucre dans la vallée de la rivière Cauca. Le second est le processus éducatif *Proceso de formación cultural de las semillas Kiwe Uma*, qui réunit des familles nasa avec pour horizon de décoloniser l'éducation et de développer une éducation à partir de la cosmovision nasa. Nous décidons d'écrire un texte collectif sur la manière dont nous faisons éducation dans ces processus de lutte. Étant situé dans des zones géographiques différentes, nous convenons ensemble d'une méthodologie qui nous permette de rédiger collectivement, tout en gardant une parole orale. Nous organisons alors une première rencontre virtuelle, où participent une dizaine de personnes, et nous discutons et échangeons pendant près de trois heures. À partir de l'enregistrement de la rencontre, je retranscris et synthétise cette parole collective. Lors d'une deuxième réunion, nous finalisons le texte que vous êtes sur le point de lire, dans sa version traduite en français. Pourtant, *Mouvements* décide de ne pas le publier, car il manquerait d'argumentation, car certains éléments seraient faux, car iels ont de nombreuses critiques à émettre sur ce qui est dit.

Ces retours ont été violents pour nous. Ce fut le comble de la violence épistémique qui est précisément critiquée dans le texte. Cela témoigne du long chemin que doit encore parcourir le monde occidental, et en l'occurrence le monde intellectuel militant, pour se décoloniser, décoloniser ses modes de pensée, de production et de diffusion des savoirs. De notre part, ce texte était un cadeau, il exprime une vision du monde profondément ancrée dans une histoire de lutte contre la colonisation, une vision du monde que l'on n'a pratiquement jamais l'occasion d'entendre, une vision du monde qui a beaucoup à apporter aux défis du monde contemporain. Une vision du monde qui est disposée à dialoguer, mais certainement pas à être jugée et validée selon les critères universitaires de la pensée scientifique occidentale. La revue *Mouvements* n'a pas saisi cette occasion de faire place à ce cadeau généreusement offert. Elle nous a offensés, mais nous ne lui en tiendrons pas rigueur : à l'évidence, l'Occident n'est pas prêt à écouter et à apprendre d'autres modes.

Aujourd'hui, nous sommes heureux·ses de voir ce texte publié ici, là où il est considéré à sa juste valeur, c'est-à-dire comme la parole et le récit d'expérience de pédagogues nasa qui défendent et protègent la Terre Mère, ni plus, ni moins. Nous avons écrit ce texte avec beaucoup d'amour et d'attention. Et c'est avec amour et attention que nous le partageons avec vous à présent. Car c'est ce type de relations que nous voulons construire à travers nos processus éducatifs : apprendre à prendre soin de la Terre Mère, et donc des un·es et des autres, et de tous les éléments qui nous entourent. *Pay wala weçxat*, merci beaucoup.

### **Les mots du début : décoloniser l'éducation, déclôturer les terres et les têtes**

Depuis un recoin de notre chère Abya Yala, de l'autre côté de l'océan, nous venons vous parler de *pédagogie*. Nous venons vous raconter les formes de *pédagogies* qui accompagnent nos luttes et nos vies et la

manière dont nous pensons et pratiquons l'éducation. Enfin, lorsque nous disons *pédagogie*, *école*, ou *éducation*, ce ne sont pas les mots les plus adaptés pour décrire nos expériences d'apprentissage et nos manières de concevoir le monde. Néanmoins, ce sont les mots que nous utiliserons ici, pour être plus audibles, pour que nous puissions communiquer ensemble et nous comprendre. Si cela ne tenait qu'à nous, nous ne parlerions pas de *pédagogie*, mais simplement de l'acte de *vivre*. Vivre la langue. Vivre la terre. Vivre la joie. Vivre savoureusement, ou ce que l'on appelle par chez nous *wēt wēt fxi'zenxi*, la vie en harmonie avec tous les êtres. C'est ce pour quoi nous existons, pour vivre la vie.

Commençons par nous présenter, nous situer. Nous sommes des personnes de la communauté nasa, une communauté autochtone de la région du Cauca, dans le sud-ouest de ce que l'on appelle aujourd'hui la Colombie. Aujourd'hui nous vous parlerons de deux expériences éducatives que nous menons, expériences qui sont aussi des processus de lutte. Car nous considérons que nos formes d'éducation sont intrinsèquement liées à notre histoire de résistance à la colonisation en tant que peuple nasa, une longue histoire qui dure depuis près de 500 ans. Il y a aussi des compagnons de route, des personnes extérieures à la communauté, qui marchent à nos côtés. Car nos luttes, bien qu'elles soient situées dans un contexte spécifique, ne sont pas uniquement des luttes de nasa pour les nasa. Elles vont au-delà de notre communauté, car elles nous concernent toutes et tous. Nous luttons pour la liberté de la terre, de la planète, et de tous les êtres qui la composent.

La première expérience dont nous voulons vous parler est *Proceso de formación cultural de las semillas Kiwe Uma* (« Processus de formation culturelle des graines *Kiwe Uma* »). *Kiwe Uma* signifie « Le Terre est la mère » en nasayuwe, notre langue. *Kiwe Uma* s'est créé comme une tentative de sortir de l'école officielle. Ce n'est pas une école, c'est un processus éducatif autonome situé dans les montagnes de Tierradentro, un des bastions de résistance de la culture nasa et de la langue nasayuwe. À *Kiwe Uma*, nous accompagnons dans leurs apprentissages et dans leur développement, une trentaine d'enfants et adolescent·es (*las semillas*, les graines) entre 0 à 20 ans. Autour d'elles et eux, nous sommes plusieurs familles, accompagnées par des intervenant·es extérieur·es. Ensemble, nous mettons en place depuis 2013 une forme d'éducation intégrale, dans la vie quotidienne, guidée par le mode de vie et la pensée nasa. À *Kiwe Uma*, il s'agit de décoloniser les formes d'éducation formelle, de désapprendre pour réapprendre à vivre à partir de nos propres conceptions, de nos épistémologies, de nos modes d'existence.

La deuxième expérience est le *Proceso de Liberación de la Madre Tierra* (« Processus de libération de la Terre Mère »), un mouvement de lutte de communautés nasa du nord du Cauca. Nous sommes plusieurs familles qui, depuis 2014, occupons de grandes exploitations agricoles dans la vallée du Cauca. Une vallée aujourd'hui presque intégralement entre les mains des grands industriels de la canne à sucre, une monoculture qui s'entend sur presque quatre cent mille hectares. Autrefois une forêt sèche tropicale, c'est aujourd'hui un désert vert. Pour libérer la terre, nous entrons dans les propriétés, nous fauchons la canne à sucre, pour y semer des aliments, élever des animaux et laisser la végétation pousser et reprendre sa place.

Dans ces deux processus, la dimension éducative réside dans l'idée de décoloniser. Décoloniser l'éducation, sortir de la pensée colonisée et des dispositifs imposés par l'école et par les pratiques éducatives institutionnelles. Décoloniser la pensée, en se reconnectant à des modes de pensée qui nous sont propres. Mais aussi décoloniser, concrètement. C'est-à-dire récupérer les terres spoliées par la colonisation ; autrefois par les colons européens, aujourd'hui par le capitalisme industriel. Décoloniser, ou comme on dit plutôt chez nous, *desalambarrar*. Littéralement, déclôturer. Il s'agit de déclôturer la terre pour la libérer, mais aussi de déclôturer nos cœurs, pour retrouver *el corazón nasa*, c'est-à-dire une manière d'habiter ce monde en harmonie avec la Terre Mère, c'est-à-dire avec tous les autres êtres.

## Résister à l'hégémonie occidentale

Ce que nous observons, c'est qu'à travers le processus de colonisation, et en grande partie par le biais de l'école, la pensée occidentale s'est introduite dans tous les aspects de nos vies, dans nos manières de vivre, de penser et dans nos pratiques ; et a déplacé, voire effacé, nos modes de vie et de pensée nasa. La pensée occidentale a pris une place hégémonique et se positionne comme la seule manière valide de *produire des*

*connaissances*. Pensée qui, par ailleurs, prend ses sources historiquement en Europe, qui de notre point de vue se situe à l'Orient et non à l'Occident ; tout est une question de perspective.

Chaque fois que nous affirmons que nous n'avons pas besoin de l'école, et que nous revendiquons des processus éducatifs autonomes, l'Occident -ou ses représentants- se pavane avec ses grands palais de la connaissance -qui, par ailleurs, peuvent aussi inclure des formes de pédagogies alternatives- et nous demande : « Où est votre pédagogie ? Où est votre théorie éducative ? Montrez-moi les penseurs. Montrez-moi les méthodologies. Montrez-moi les ressources didactiques ».

Face à ce mépris et ce regard condescendant, nous réaffirmons notre légitimité à produire des connaissances selon nos propres conceptions. Enfin, encore une fois, nous utilisons ici l'expression « *produire des connaissances* », mais elle ne correspond pas à notre vision du monde, car elle se situe dans une logique productiviste. Nous ne *produisons* pas de connaissances, nous les vivons, nous les parcourons. Mais nous tenons à dire que ces connaissances existent. Pour nous, ce n'est pas un palais, mais plutôt une maison. Une maison bien construite, avec de bonnes fondations, une bonne charpente, un bon sol et un bon toit. Avec des contenus bien profonds, bien enracinés. Ces savoirs et ces connaissances ont été construites au fil de notre longue expérience de lutte contre la colonisation et pour la défense du territoire. Iels constituent un *édifice théorique*, pour le dire selon leurs propres termes, qui est travaillé en pratique et en actes depuis 1535, date à laquelle les premiers *conquistadores* espagnols sont arrivés dans l'ancien Kauga pour envahir, exploiter et asservir. Date à laquelle les premières luttes de résistance ont commencé et se perpétuent jusqu'à nos jours. C'est ce bagage-là qui soutient nos luttes et qui constitue la base de nos processus éducatifs. C'est ce bagage-là qui permet au *Proceso de Liberación* de se maintenir depuis 8 ans sur les terres occupées, et à *Kiwe Uma* de vivre sans école depuis 10 ans. Et ce n'est pas rien. Alors face à ces grands palais théoriques, comme le disait un jour un ancien, nous sommes prêts à débattre, car nous avons cinq cents ans d'expérience derrière nous.

Nos pratiques pédagogiques ont tendance à être dévalorisées, à être considérées comme n'étant pas de l'éducation, car nos savoirs ne sont pas théorisés dans des livres. Dans la pensée occidentale, et par extension dans les processus éducatifs institutionnels en général, le livre et l'écrit sont au centre de la pédagogie. Dès trois ans, on apprend à lire les voyelles, puis jusqu'à l'âge adulte, on continue à s'éduquer en lisant des livres. Pour nous, la vie ne s'apprend pas dans les livres. La vie est à notre portée, dans le monde réel, dans la Terre Mère. L'hégémonie de la pensée occidentale, imposée notamment par le biais de l'école, nous a déconnecté de la Terre Mère et de toutes les réalités que nous vivons dans notre quotidien. Elle nous a construit en tant qu'humain·es : des êtres séparé·es de la Terre Mère, et donc du reste du vivant, comme si nous étions au-dessus de tout.

Les pratiques éducatives qui nous ont été imposées par le biais de l'école depuis la période coloniale jusqu'à nos jours, proviennent d'autres contextes, d'autres territoires, d'autres conceptions du monde. Par ailleurs, jusqu'à il n'y a pas si longtemps, l'école a été administrée sur nos territoires par l'église catholique, qui a été un outil de colonisation culturelle très fort, et une stratégie de conquête mise en place depuis les premiers temps de la colonie. Aujourd'hui, différentes églises présentes sur le territoire agissent encore comme des freins dans nos processus de ré-enracinement. Ces pratiques pédagogiques imposées ont infériorisé et invisibilisé nos spiritualités, nos savoirs et nos manières de construire des connaissances sur le monde. Ces pratiques nous ont éloigné de qui nous sommes et du sens que nous voulons donner à nos vies, qui est de *pervivir*, c'est-à-dire perdurer, continuer à vivre sur nos terres en tant que *nasa*, en harmonie avec tous les autres êtres.

Aujourd'hui, il s'agit pour nous de continuer à résister aux logiques de domination en désapprenant les concepts et les pratiques qui nous sont imposées et en apprenant le chemin qui nous aidera à demeurer sur le territoire, *nes fxi'zeya* en *nasayuwe*.

## Se reconnecter à la Terre Mère

En tant que *nasa*, le lien à la Terre et au territoire est primordial. Nous considérons la Terre comme une mère, c'est-à-dire comme une matrice du vivant, un organisme dont nous faisons partie, ensemble avec les

autres espèces, les végétaux, les minéraux, le vent, les nuages, l'eau, les astres. Nos corps et chaque partie de nous font partie de la Terre Mère. La Terre Mère est un système, où tous les éléments sont reliés, dans des rapports mutuels. Elle sait se régénérer elle-même, et nous considérons que nous ne sommes pas là pour la sauver –ce serait encore une fois reproduire le mode de pensée occidental- mais pour apporter notre soutien, pour pouvoir nous libérer nous-mêmes, avec elle. Cette reconnexion, cet enracinement, n'est possible que par le biais de notre langue, le nasayuwe. C'est la langue qui nous permet de nous reconnecter à notre cosmovision et donc à la Terre.

Pour nous, cela ne ferait pas sens de vivre hors de notre territoire, car c'est ce territoire particulier, ce territoire ancestral, qui nous permet de sentir cette connexion à la Terre Mère. De l'écouter et de sentir ce qu'elle nous indique. Nos savoirs nous permettent d'interpréter les signes qu'elle nous transmet. À travers le chant des oiseaux, les nuages, les reflets dans la nuit. C'est aussi ce territoire qui nous permet de cultiver nos aliments, de cueillir les plantes médicinales dont nous avons besoin pour notre médecine, qui nous permet de danser et de communiquer avec la Terre Mère. Ici encore, lorsque nous disons *terre* ou *territoire*, nous ne parlons pas de propriété privée, ni de parcelle, ni de frontières. Pour nous, la terre n'est pas une marchandise, un bien que l'on peut posséder, ni une ressource à exploiter. La terre ne nous appartient pas. Nous sommes là pour en prendre soin. C'est pourquoi, souvent, nous savons où se trouvent les mines d'or ou de sel, mais nous nous taisons. Autrefois, nos ancêtres les ont même condamnées et cachées pour les préserver de la cupidité des colonisateurs.

Aujourd'hui, la Terre Mère n'est pas libre. Elle est asservie par des enjeux économiques qui l'exploitent jusqu'à la moelle, causant des dégâts écologiques majeurs et paupérisant nos communautés. Aujourd'hui, beaucoup d'entre nous ont perdu cette connexion à la Terre Mère, tout comme notre langue. L'enjeu principal de nos processus éducatifs est d'apprendre à se reconnecter à la Terre, d'apprendre à la considérer comme une matrice dont il faut prendre soin.

Cette idée centrale de restaurer les liens avec le territoire, de s'enraciner à nouveau, n'est pas motivée (en tout cas pas uniquement) par une vision romantique ou spirituelle de la Terre Mère. Elle se construit dans un contexte politique complexe, dans lequel se retrouvent impliquées nos communautés malgré elles depuis des décennies, et même des siècles. Ce contexte, c'est le processus de colonisation constante d'Abya Yala, d'abord par les premiers colons, puis par la constitution des états-nations indépendants, puis par les intérêts capitalistes nationaux et multinationaux. Ce contexte, c'est aussi un conflit armé permanent depuis plus d'un demi-siècle, qui implique l'État colombien et ses forces répressives officielles et officieuses ainsi que divers groupes armés : guérillas, paramilitaires et autres narcotrafiquants. Tout cela comme une nébuleuse de violence où les communautés, qui n'ont rien demandé, se retrouvent attaquées, massacrées, déplacées.

Ici, nous luttons pour préserver nos racines et libérer la Terre Mère de toute forme d'exploitation. Or ce n'est pas dans l'intérêt des différentes forces armées, qui nous attaquent et nous persécutent, qui vont même jusqu'à assassiner nos leaders et nos jeunes, lorsqu'ils et elles défendent fermement la vie et la liberté de la Terre Mère, lorsqu'ils et elles œuvrent pour la libérer de la monoculture de canne à sucre et du capitalisme mortifère, pour la libérer du narcotrafic de cannabis qui déséquilibre les communautés locales et tue la terre. Ce que nous voyons, c'est que tout ce malheur qui afflige nos communautés sert des intérêts extérieurs. Le sucre comme le cannabis sont distribués dans le monde entier, font le bonheur des privilégiés et remplissent les poches des puissants. Autrement dit, les quelques privilégiés de ce monde construisent leur bien-être et leur confort sur nos souffrances, et celles d'autres communautés des Suds. Notre action est donc profondément ancrée dans une histoire politique de lutte contre toutes les tentatives d'ingérence et de domination sur les terres où nous vivons.

## **Désapprendre pour apprendre, détisser pour tisser à nouveau**

Dans la culture nasa, le tissage est une pratique primordiale. Non pas comme de l'artisanat, mais comme un art de vivre. Le tissage est pour nous un véhicule qui nous permet de nous connecter spirituellement au savoir. Lorsque l'on apprend à tisser, on construit du savoir. En tissant les mailles de la *jigra* (sac) ou du *chumbe* (long bandeau), on se connecte spirituellement à notre corps et au monde qui nous entoure, on s'élève

en niveau de connaissance. Lorsque l'on apprend à tisser, parfois on ne parvient pas à former les figures voulues. Il faut alors défaire les mailles du tissage et recommencer. C'est ce qui se passe aussi avec nos processus éducatifs. Nous avons commencé à tisser une belle structure dans cette lutte pour revenir à la Terre, pour retrouver des pratiques qui nous sont propres, pour parler à nouveau notre langue. Mais ce tissage s'est aussi construit avec certaines couleurs très institutionnelles, avec certaines pratiques très ancrées dans nos communautés et dans nos têtes et qui correspondent à des logiques imposées de l'extérieur. Des pratiques qui nous ont été inculquées et dont nous n'avons pas encore tout à fait réussi à nous débarrasser. Des pratiques que nous reproduisons parfois malgré nous, sans nous en rendre compte, car elles correspondent à des logiques structurelles liées au fonctionnement des institutions.

Alors, lorsque les formes qui se dessinent sur notre tissage sont celles que nous ne voulions plus voir apparaître, il faut défaire. Puis il faut tisser à nouveau, avec d'autres couleurs. Et c'est difficile, car c'est difficile de défaire un travail qui a demandé autant d'efforts. Mais c'est nécessaire pour avancer. Défaire, pour pouvoir tisser à nouveau, c'est un processus à vie.

### **Apprendre en faisant, apprendre en communauté**

Alors, concrètement, comment est ce chemin de désapprentissage et d'apprentissage ? Quelles sont les couleurs que nous utilisons pour ce tissage ? Et quelles sont les figures qui en ressortent ? Comme nous avons dit précédemment, nous prenons nos distances par rapport à ce postulat très fort qui existe dans le champ pédagogique et qui assume que l'école est l'espace pédagogique central. Nous ne parlons pas d'école, car parler d'école implique de définir un espace, des horaires, des enseignant·es et des enseigné·es. Dans nos processus, nous n'avons pas d'horaires, pas de matières, pas de salles de classe ni d'examen. Notre salle de classe est le corps de la Terre Mère. Nous apprenons dans la pratique, dans l'expérience sensible de la joie, de la terre et de la relation de soin que nous voulons construire.

À la *Liberación*, notre salle de classe fait 7000 hectares. Elle réunit une vingtaine de propriétés en voie de libération. C'est là que l'on apprend. En entrant dans les propriétés et en fauchant la canne à sucre. En s'installant, en construisant des habitations, en cultivant des aliments. En prenant soin de ces terres et des êtres qui y vivent. Depuis que nous nous sommes installé·es sur ces terres et que nous nous sommes débarrassé·es de milliers d'hectares de canne, une diversité de plantes pousse à nouveau, les animaux déplacés reviennent, les insectes et les abeilles pollinisent, l'eau rejaille dans les sources. La Terre Mère se régénère et nous offre de son abondance. Nous, nous observons ce processus et nous apprenons.

Mais toujours, la répression arrive. Et là encore nous apprenons. Les attaques de l'État, par le biais des forces policières et militaires, sont incessantes. À chaque tentative d'expulsion, nous revenons. Nous soignons nos blessé·es. Nous reconstruisons nos cabanes détruites. Nous semons à nouveau sur les cultures arrachées. Nous attisons le feu et nous mettons la marmite à chauffer. Et parfois, nous pleurons et nous enterrons nos morts, nous les semons, comme on dit ici. Mais ce que nous avons appris depuis toutes ces années, comme disaient les ancien·nes, c'est que *donde cayó sangre nasa, hasta allí llega el mojón*. « Notre territoire s'étend partout où le sang du peuple nasa a été versé ». À chaque tentative d'expulsion, nous revenons nous asseoir et nous évaluons ce qui vient de se passer. Nous revenons brûler notre rage et notre douleur en fauchant encore plus de canne, en parcourant ces terres, en regardant les animaux.

Et puis la vie continue, et nous continuons à travailler ensemble, lors des *minga*, les journées de travail communautaire. Ici, personne ne décide ce qu'il faut faire, ou quels seront les contenus ou les horaires. Tous les jours nous apprenons. Et nous apprenons en faisant. Et au fur et à mesure, la suite se dessine. Ici, on dit : *primero hago luego aprendo*. D'abord je fais, ensuite j'apprends. D'abord nous faisons, ensuite nous apprenons.

Nous apprenons en communauté. Nous nous réunissons tous et toutes ensemble, enfants, ancien·nes, jeunes, adultes, et nous discutons, nous préparons à manger, nous faisons des blagues. Nous réfléchissons aux stratégies de résistances qui nous permettront de rester sur ces terres. Nous écoutons les conseils des ainé·es pour semer et récolter, conseils qui valent n'importe quel livre d'agronomie. Aux enfants qui nous

accompagnent, nous tentons de leur transmettre cette nécessité de revenir à nos racines, non pas de manière théorique, mais dans la pratique. Car les mots peuvent rester des mots. Nous apprenons de l'exemple de nos grands-parents qui, il y a quelques années, sont descendu·es des montagnes pour récupérer des terres dans la vallée, qui nous ont montré comment prendre soin des sources d'eau et de la forêt.

Nous apprenons même des animaux qui viennent nous rendre visite. Les *guatines* (« agoutis »), les perruches qui viennent parce qu'il y a du maïs à partager. C'est pour nous une joie immense de voir ces animaux revenir sur leur terre d'origine. Eux aussi ont été déplacés à cause de la monoculture de canne, car il n'y avait plus rien à manger, plus d'arbres pour se protéger du soleil, plus rien à regarder.

## Apprendre à tisser des liens

À *Kiwe Uma*, nous apprenons à sentir la vie : en tissant, en jouant de la musique, en retrouvant notre identité nasa, en nous guidant par nos pratiques spirituelles, en créant une relation à la Terre à travers la pratique du *tul*, le jardin nasa, en préservant les graines, en parlant et en revitalisant notre langue, le nasayuwe. Tout cela pour pouvoir continuer à exister.

Nous n'avons pas de salle de classe. Notre espace de formation, c'est la terre, la nature. Nous travaillons dans des espaces libres, où les enfants se sentent bien, autonomes, dans une atmosphère dynamique, où chacun et chacune peut évoluer en fonction de son bien-être et des activités entreprises. Nous n'avons pas d'horaires, car tout est expérientiel. Les temps de formation sont guidés selon nos calendriers nasa, en fonction du soleil et de la lune. Par exemple, lorsque la lune est pleine, l'énergie est au plus haut pour travailler. Lorsqu'elle est nouvelle, c'est le moment de se reposer.

Nous parlons d'accompagnement plutôt que d'enseignement, car notre conception de l'éducation va bien au-delà du modèle de l'école. Ici, l'accompagnement se fait ensemble avec les familles. Tout le monde fait partie du processus et a une part de responsabilité à l'intérieur. Il n'y a pas de rapports de verticalité où certaines personnes sauraient plus que d'autres. Tout le monde est impliqué dans le processus d'apprentissage.

Nous travaillons le nasayuwe, non pas comme une matière séparée comme dans les écoles de notre région, mais de manière intégrale, en lien avec toutes les expériences du quotidien. La pratique de la langue, comme la pratique du tissage, de la musique ou du travail de la terre, sont nos espaces d'apprentissage, qui guident cette recherche d'un enracinement, d'une connexion à la Terre Mère.

Ce que nous observons, c'est que les enfants ont développé un rapport à la terre qui est de l'ordre de l'affection, du soin. C'est précisément ce dont nous parlons lorsque nous parlons de retrouver une identité nasa, ou un *corazón nasa*. Il ne s'agit pas d'une essence ou d'une identité figée, mais d'une manière de se relationner aux autres. C'est une relation d'affection et de soin (*cuidado*) vis-à-vis de la vie et du vivant dans ses différentes manifestations. Une relation avec la Terre Mère que les enfants de *Kiwe Uma* ont étendu à tous les aspects de la vie : les rapports entre elles et eux, et aux autres humain·es, leur rapport à la nature, aux animaux, aux graines et aux plantes. Ce rapport au monde et à la vie est quelque chose qui pourrait difficilement être transmis dans une école conventionnelle. À *Kiwe Uma*, c'est à partir de nos conceptions nasa que nous apprenons à tisser des liens, aux autres et au monde, dans un rapport égalitaire, décentré de l'être humain, dans un rapport de soin mutuel. Cette capacité à tisser de tels liens est un des apprentissages les plus importants pour nous.

Cet état d'esprit auquel nous aspirons, qui se caractérise par une profonde amabilité, nous permet de sortir des logiques individualistes qui caractérisent les sociétés de la modernité occidentale. Il nous permet d'assumer, dès un très jeune âge, un engagement profond pour la défense de la vie. Ce sont ces valeurs-là qui font vivre notre identité en tant que nasa. Aujourd'hui, nous voyons que les enfants de *Kiwe Uma* sont de véritables compagnons de route dans cette lutte. Leurs préoccupations sont tournées vers cette lutte pour défendre la Terre Mère, le territoire et nos modes d'existence. Ils et elles deviennent même des guides. Car nous, les adultes, nous avons reçu une éducation colonisée, et il nous est parfois plus difficile d'en sortir, de s'en

débarrasser totalement. Aujourd'hui, la jeune génération de *Kiwe Uma* nous montre le chemin qui permet à notre culture de se régénérer et de respirer.

## Cultiver une culture d'inclusion

À *Kiwe Uma* comme à la *Liberación*, nous parlons de revenir aux racines, de revitaliser la langue et la culture, de retrouver des modes de vie et de pensée nasa. Pour autant, notre projet n'est pas de revenir à un passé idéalisé, ni de nous renfermer sur nous-même. Notre projet est de vivre et d'habiter la Terre selon notre propre vision du monde. Nous considérons la culture, non pas comme quelque chose de figé, non pas comme un folklore, mais comme quelque chose de dynamique, qui vit, qui se recrée et s'approfondit. Le penseur nasa Marcos Yule disait, *lo propio es lo propio y lo apropiado*. « Ce que l'on s'approprie fait aussi partie de notre culture ». C'est-à-dire que la culture n'est jamais quelque chose de pur, elle se transforme, elle s'approprie des choses extérieures et les fait siennes, dès lors qu'elles sont un apport pour avancer vers nos horizons.

À la *Liberación*, nous avons reçu beaucoup de personnes venues d'ailleurs. Nous avons organisé trois Rencontres internationales de libérateurs et libératrices de la Terre Mère, où nous avons accueilli des centaines de personnes venues de différentes régions de la Colombie et du monde pour échanger autour de nos luttes, créer du lien et s'organiser ensemble. Toutes ces personnes, nous les avons écoutées et nous avons beaucoup appris.

À *Kiwe Uma*, nous nous concentrons sur les savoirs nasa, mais nous n'abandonnons pas pour autant tous les savoirs qui peuvent provenir d'ailleurs et qui nous intéressent. Des intervenant·es extérieur·es viennent partager leurs pratiques du théâtre, de l'audiovisuel, de la musique, leurs expériences et leurs savoirs, historiques ou sur le monde en général. Tous les savoirs peuvent être intéressants, dès lors que l'on sait analyser d'où ils viennent et comment ils sont produits, dès lors qu'on les regarde depuis notre propre point de vue. Par exemple, nous travaillons les mathématiques, mais pas de manière abstraite comme à l'école. Nous travaillons les mathématiques à partir de notre contexte particulier, appliquées à ce qui se passe autour de nous. De manière intégrale. Par exemple, en travaillant les statistiques, nous avons travaillé la question de la pollution dans notre région, ce qui nous a amené à analyser les politiques locales, à la manière de les communiquer, et donc à la question des médias, et ainsi de suite. En travaillant la géologie, nous avons intégré des savoirs occidentaux sur les roches et les sols en les mettant en lien avec l'importance de la pierre, *kwetwesx*, dans la cosmovision nasa. En travaillant l'histoire, nous avons relié la question des empires, les invasions européennes, la naissance du capitalisme, et les résistances des peuples colonisés. Les savoirs occidentaux sont donc abordés depuis notre propre point de vue, à partir de notre regard en tant que nasa.

## Les mots de la fin : partager la joie avec tous les êtres de la vie

Une autre dimension importante de nos processus d'apprentissage est la joie. C'est même un principe pédagogique. À la *Liberación* comme à *Kiwe Uma*, notre vie est une fête. Nous jouons de la flûte et du tambour, nous dansons, nous célébrons, nous rions. La joie est notre curseur, c'est elle qui détermine où nous en sommes dans ce chemin vers le *wēt wēt fxi'zenxi*. Vers ce que l'on pourrait appeler grossièrement le bonheur. Non pas un bonheur que l'on devrait atteindre, en faisant des efforts, en travaillant dur, en faisant des études. Mais un bonheur qui est là, d'emblée, qu'il convient de préserver et de défendre. Un bonheur qui est déjà là, parce que le soleil est déjà là, parce que la lune est là, la rivière et la forêt sont là. Tout est là. Tout ce qui fait notre bonheur est déjà là car le bonheur se trouve dans ce qui nous entoure, dans la Terre Mère. Par conséquent, pour nous, le bonheur, ou *wēt wēt fxi'zenxi*, se cultive dans l'acte de partager de la joie et de l'harmonie avec tous les êtres. Voilà comment nous continuerons à nous éduquer, c'est-à-dire à vivre, en tant que nasa, c'est-à-dire en tant qu'êtres de la Terre Mère.